

## **En quoi ce groupe éthique est-il unique ?**

*David Smadja, laboratoire LIPHA-Paris Est (Laboratoire Interdisciplinaire d'Étude du Politique Hannah Arendt), université Paris Est Marne la Vallée.*

Bonjour à tous

Je voudrais raconter sur le mode du témoignage ce qui s'est passé. Puisqu'aujourd'hui, nous célébrons ensemble quelque chose, je voudrais restituer un petit peu quelle était l'expérience que j'avais quand en 1999, je rencontre Elie Haddad et Dominique Davous et que je rentre dans ce groupe de réflexion. Je ne referais pas l'histoire car je ne voudrais pas créer une sorte d'artéfact. Ce qui m'intéresse, c'est de vous rapporter ce qui s'est effectivement passé. C'est un étudiant de 26, 27 ans, qui découvre effectivement le monde de l'hôpital, le monde de l'éthique et qui à un moment donné fait une rencontre et rentre dans un groupe de réflexion. Ce jeune homme, étudiant, est nourri de conversations complètement informelles très régulières avec Emmanuel Hirsch à l'Espace Ethique avec la possibilité pour lui de rencontrer de très nombreux soignants, des médecins, des infirmières. Il est progressivement invité à se joindre à ce groupe de réflexion. La première chose qui apparaît, c'est cette idée d'une forme d'apprentissage. C'est ce qu'on appelle en philosophie la *paideia* : l'éducation. Ce jeune homme apprend en écoutant et voit la possibilité de construire un pont entre cette conversation éthique qui se construit, dirigée (j'ose à peine dire dirigée), en tout cas orientée par le tandem et par les grands auteurs de la philosophie. Je passe d'abord beaucoup de temps à écouter. Je me souviens avoir découvert un monde de questionnements et des personnalités. Ce que j'ai d'abord découvert et qui me semble être jusqu'à maintenant encore le propre de la conversation éthique à partir du monde de l'hôpital, c'est certes un espace au sein de l'institution mais qui est complètement différent, hétérodoxe au sens étymologique du terme. Un espace où l'on peut respirer ; où l'on peut entendre effectivement des respirations, des silences, des hésitations, des tâtonnements. Et cet espace est orchestré sans aucune méprise, sans aucune mainmise, sans aucun impérialisme par le tandem. Je garde donc à l'esprit, un peu comme quelqu'un qui reçoit une empreinte, parce qu'il est encore jeune. Il n'est pas encore déformé en un certain sens par un savoir et des connaissances accumulés, il est un petit peu comme de la cire - c'est la métaphore de la cire qui est une matière qui n'a pas encore reçu de forme - et il reçoit cette expérience en un certain sens. Cette expérience m'a poursuivie. Je la garde par devers moi jusqu'à présent et elle m'apparaît comme le cap : la situation la plus adéquate pour parler de la conversation éthique. Précisément parce qu'à travers ce qu'il se passait à ce moment-là (on est entre 1999 et 2002-2003) - j'ai continué à venir ensuite évidemment, mais de manière plus ponctuelle - ce que j'observe c'est le fait qu'on puisse à un moment donné organiser une réflexion engageant des acteurs (des parents, des soignants, des infirmières, des médecins etc.) qui n'ont pas la même position ; qui ne sont pas d'accord nécessairement et qui, pourtant, en dépit de ces différences de position sont en capacité de construire quelque chose, alors on pourrait dire du lien, mais quelque chose comme de la délibération. Je suis frappé parce que je suis philosophe : je viens de la Sorbonne ! Je passe les concours, je fais de la philosophie politique, je commence une thèse ! Que de théories, que de concepts ! Et qu'ai-je, moi, dans l'esprit ? J'ai dans la tête la délibération proprement philosophique qui est celle des concepts froids et austères, celle proposée par les grands philosophes. Et par contraste, je vois cette autre forme de délibération qui

occupe une place intermédiaire en un certain sens. Et pour cette découverte, effectivement, je vous suis redevable de quelque chose. Quelque chose de positif dans tous les sens du terme : un contenu et au-delà quelque chose qui renforce ; qui donne de la force fondamentalement pour la suite de l'existence. Je dois aussi rappeler, car je pense qu'il ne faut pas refaire l'histoire d'une manière qui soit trop cérémonielle ou institutionnelle, qu'on vient toujours vers l'éthique à partir d'une expérience. Pour la mienne, je ne vais pas rentrer dans le détail mais c'est l'expérience au quotidien de l'aide, d'une forme de soins en direction d'une personne de ma famille handicapée et c'est cette expérience qui me fait comprendre un certain nombre de questions qui sont posées. Ce que je retiens au-delà de la forme de la conversation éthique, c'est le cas particulier de l'enfant : c'est-à-dire la situation morale spécifique de l'enfant qui n'est pas réductible en fait à celle de l'adulte, celle du soignant comme celle de ses parents. J'ai évidemment ça dans un coin de ma tête car c'est une question que je me pose au quotidien face à une personne dont l'identité morale et dont l'identité éthique est une forme d'énigme. Une personne qui pense d'une autre manière, par d'autres voies, qui veut, qui exprime des droits d'une autre manière que celle finalement des adultes bien portants. Et donc je suis en capacité d'écouter ce qui se dit. Je voudrais simplement insister sur des éléments qui me semblent très forts dans cette expérience. J'ai parlé tout à l'heure des silences, des hésitations. De tout ce langage qui n'apparaît pas nécessairement par le biais de l'argumentation, par le biais de la prise de parole, du savoir, de l'érudition. Tout ce savoir, toutes ces formes d'expression qui ont droit de cité au sein de la conversation éthique et qui, me semble-t-il, étaient clairement respectées par ce que vous avez mis en œuvre. Et lorsque je parle effectivement de la place qui doit revenir au sein de la conversation éthique à ce qui n'est pas une parole sûre d'elle-même, c'est à dire la parole des concepts, la parole des idées, des arguments, des raisons, c'est-à-dire finalement la parole des dominants, ce que j'entends par là c'est la parole de ceux qui restent silencieux, ceux qui se tiennent encore dans une forme de mutisme, qui sont présents dans la salle mais qui ne prennent pas la parole. Un peu comme moi. Qui ne parlent pas beaucoup mais qui, simplement par leurs réactions, par leurs mimiques, par leurs soupirs, leurs exclamations, par leurs rires, sont en capacité d'orienter la conversation éthique. Et puisque le mot n'a pas été encore prononcé depuis le début de cet après-midi, je le redirais autrement : la parole dominante des philosophes de profession, de ceux qui utilisent les concepts pour occuper un rôle social et en un certain sens « en imposer », c'est à dire exercer une forme de domination au sein d'une institution. La parole du médecin : là je pense qu'on ne va pas forcer le trait (on sait tous de quoi il s'agit). Et bien, il y a une autre parole qui est la parole du patient, comme la parole de certains soignants comme celle des infirmières qui est à deviner. Une parole qui est toute en suggestion en un certain sens. Et fondamentalement, la parole de l'enfant. Et dans cette direction-là, effectivement, il me semble qu'il y avait quelque chose à découvrir : quelque chose de particulièrement émouvant, cela a été bien dit mais aussi quelque chose de grave. Au sens de la gravité morale, au sens de l'authenticité morale. La parole de l'enfant. De l'enfant qui occupe une position qui justement permet bien au-delà de l'immaturité, du caractère infantile, de celui qui ne parle pas, de celui qui ne maîtrise pas le langage, cette parole de l'enfant qui justement pour reprendre une expression de Levinas est peut-être « l'âme de l'esprit ». Les philosophes utilisent les concepts, ou le langage des concepts, et à ce titre se cantonnent simplement à n'être que des acteurs de l'esprit, de la vie spirituelle, des acteurs abstraits. Il y aurait quelque chose d'intéressant du côté de cette situation spécifique de l'enfance. Je reprends ici le terme de Levinas à propos de la vulnérabilité de la femme et du féminin à travers une lecture talmudique restée sans égale et qui

disait à propos de la femme : « C'est l'âme de l'esprit ». Nous pourrions dire exactement la même chose de l'enfant. Il y a cette idée d'une « âme de l'esprit ». Participer à la conversation éthique, c'est faire en sorte que soit, par un cercle, retrouvée en un certain sens, une place pour la personne vulnérable : pour celui qui n'a pas à manger, celui qui a faim, celui qui est dans une situation de précarité, retrouver une place pour celui qui comme l'enfant, dispose de cette âme qui peut être l'âme de l'esprit. Pour conclure, il me semble qu'il y avait dans cette expérience - et c'est pour cela que je voudrais en témoigner - l'idée d'assumer la vulnérabilité de la prise de parole, de ne pas être dans la toute-puissance conceptuelle, la toute-puissance éthique, d'assumer cette vulnérabilité, d'assumer la question du rapport à l'enfant - alors peut-être pas frontalement en posant la question de savoir si on l'a directement informé ou si d'une certaine manière on peut recueillir directement son consentement. Mais on aborde la spécificité de la question de l'enfance et on le fait d'une manière qui ne consiste pas à sur-jouer - comme des singes savants sur-joueraient quelque chose - la connaissance philosophique par des citations empruntées, artificielles, extérieures mais en assumant soi-même en tant que parent, en tant qu'infirmière, en tant que médecin, directement l'authenticité de son questionnement éthique et de sa participation à la conversation éthique. Et là il me semble que quelque chose de véritablement excellent s'est produit à travers cette expérience.